

Apéro Débat du 24 février 2021 : échanges sur la synthèse (ci-dessous)

Livre de Ivan Jablonka : DES HOMMES JUSTES

Voici des extraits choisis

L'utilisation de points de suspension signifie une coupure dans le texte cité et les parenthèses indiquent que j'ai modifié, interprété ou raccourci quelque peu la citation. L'auteur fait référence à plusieurs philosophes que j'ai étudiés et lus (Descartes, Kant, Rousseau) et parle de plusieurs auteurs contemporains que je trouve importants (Frans de Wall, Steve Pinker).

Cela, évidemment, a contribué à mousser l'intérêt que j'ai déjà sur des sujets tel que la justice, la domination, l'évolution humaine, le débat nature-culture, le genre, et bien d'autres encore. La domination subie par les femmes n'est pas un problème de sexe, mais de genre; pas une malédiction biologique, mais une institution culturelle.

Révolutionner le masculin suppose de théoriser la justice de genre. Celle-ci vise la redistribution du genre, comme la justice sociale exige la redistribution de la richesse.

(Selon, l'auteur, le bonheur commun doit passer par l'égalité entre les sexes (les genres). La justice sociale doit inclure impérativement la justice de genre.)

(L'origine du patriarcat, question complexe, met en jeu des considérations biologiques, sociales, économiques, religieuses, légales et culturelles.)

On peut donc définir la femme comme étant un être humain femelle à qui l'on apprend le féminin; l'homme, comme un être humain mâle à qui l'on apprend le masculin. Heureusement, il y a de nombreux espaces de liberté, et chaque sexe peut aménager, voire repousser le genre qu'on lui a prescrit.

La domination n'est pas définie par la loi du plus fort (de la masse musculaire, notamment); elle repose moins sur l'usage de la violence que sur le pouvoir des lois, d'institutions et de coutumes.

(Chez l'être humain, le père aide la mère avec sa progéniture -laquelle investit physiologiquement beaucoup plus que lui-; toutefois, il le fait -reste avec la mère- à ses conditions.)

La monogamie présente un certain nombre d'avantages : réduction des efforts requis par la polygamie, diminution de la rivalité entre mâles, double éducation parentale pour les enfants, constitution de vastes réseaux sociaux par l'alliance entre la famille maternelle et la famille paternelle. Cette aptitude à la coopération entre les sexes explique le succès du genre *Homo*. La prééminence du plaisir de la sexualité humaine, en lien avec la réceptivité de la femme en dehors de ses périodes de fertilité, est aussi un facteur de et monogamie, le sexe devenant en quelque sorte le ciment du couple... Le plaisir sexuel et la commodité d'élever des enfants ensemble expliquent que les deux parents ne se séparent pas. Mais cette coopération se fait au prix d'une matérialisation de la femme, dont la valeurs sociale découle de son monopole biologique : pour se reproduire à l'identique, l'homme a besoin d'un corps de femme. (Cette obligation, telle une blessure d'orgueil, peut vraisemblablement expliquer pourquoi l'homme a une propension à s'approprier, à dominer, le corps de la femme.)... La spécialisation maternelle des femmes rend les hommes disposés pour d'autres tâches, amorce d'une division sexuelle du travail : aux hommes la production, aux femmes la reproduction. (Les femmes semblent

objectivement supérieures aux hommes, parce qu'elles sont capables de donner la vie et de nourrir le bébé avec leur corps. Pourtant, c'est le contraire qui a prévalu. Il semble que leur subordination soit imposée de manière externe par les hommes, voulant contrôler, peut-être subjugué un rôle que la nature a confié aux femmes.)

(Dès le Paléolithique supérieur (45000 à 10000 avant notre ère), il y a preuves d'une division et d'une spécialisation du travail entre hommes et femmes: les premiers s'appropriant les domaines de la chasse et de la transformation des matières dures; les secondes, ceux de la charge des enfants, de la préparation des repas et du travail des matières souples... Au début de l'Holocène, notre époque géologique, le climat se réchauffe. L'agriculture apparaît renforçant la sédentarisation, avec des conséquences importantes en matière de hiérarchie sociale, de stratification politique et de concurrence territoriale. Ainsi, le Néolithique devient le creuset de la culture du masculin.)

La néolithisation approfondit la division sexuelle du travail esquissée au Paléolithique. Les hommes monopolisent les travaux de défrichage, les labours, l'usage des outils, la traction animale, la construction de l'habitat; les femmes se chargent de ramasser des baies et des champignons, de collecter le bois, de fabriquer des vêtements, de cuire les aliments, tout en veillant sur les enfants. Elles effectuent ces travaux dans les habitations ou à proximité, de telle sorte que la sphère domestique devient progressivement le domaine du féminin... Cela ne signifie pas que les travaux les plus faciles sont dévolus aux femmes. C'est même le contraire... (Toutefois, leurs travaux sont hiérarchisés, voire fort probablement dévalorisés.)

Or, toutes les religions et spiritualités ont été tirées dans un sens patriarcal... L'homme a monopolisé le sacré... L'inégalité des sexes unifie les religions par-delà leurs différences.

Le patriarcat procède d'une interprétation du corps: vouant les femmes à une fonction, il transforme les femmes à une destinée. Si la femme est génératrice « par nature », l'homme a tout le loisir d'investir les autres sphères, économie, guerre, pouvoir, etc. Aux unes, la maternité et ses corollaires; aux autres, le reste des actions humaines. Le patriarcat repose donc sur une essentialisation des capacités reproductrices des femmes. Au lieu de dire que la femme a un ventre, il dit que la femme est un ventre.

Conclusion minimale : les groupes humains du Paléolithique ont introduit une *division entre les sexes* (découlant peut-être d'une interprétation universelle de différences biologiques - testostérone, utérus, taille, masse musculaire, etc...), tandis que les sociétés néolithiques ont fait prévaloir une *inégalité entre les sexes*.

Le règne de l'homme est fondé sur une tri-fonctionnalité : la souveraineté politico-religieuse (des hommes), les métiers de la guerre (fondés sur le pouvoir de la violence armée) et la production agricole (caractérisée par du capital agraire).

La pensée patriarcale considère les femmes sous un rapport utilitaire. Leur corps, mis à la disposition des hommes, est multitâches : donner du plaisir, fabriquer des enfants, les mourir dans un foyer. Cette polyvalence féminine est assurée par trois organes : le vagin, l'utérus et les seins; (Ainsi, les femmes *servent* pour le plaisir, la reproduction et l'alimentation)... Ces fonctions s'inscrivent dans un cycle de vie : jeune fille à garder vierge -elle va servir-, femme

mariée -elle sert-, femme ménopausée -elle ne sert plus-. Elle sert aussi le mari, les enfants, les malades, les personnes âgées, dans le cadre privé ou semi-privé.

La réduction des femmes à leur biologie justifie à la fois leur exclusion des activités intellectuelles et leur statut de biens de production.

Le patriarcat reconnaît un rôle à la femme, en un partage des tâches auquel le masculin préside. Ce sont les spécialités reconnues aux femmes depuis au moins le Néolithique : préparation alimentaire, compétence textile, entretien du foyer, éducation des enfants. Une épouse qui tient bien un intérieur, qui se tient bien elle-même, s'attire la considération (et parfois acquiert autorité). Sa conduite détermine sa valeur personnelle, mais aussi le prestige de toute la famille. En fin de compte, *l'honneur masculin dépend de la conformité féminine.*

Le patriarcat est d'abord un système de pensée fondé sur des lois, des normes, des croyances, des traditions, des pratiques - et ce système « tient » tout seul. En impliquant les institutions aussi complexes que l'État, la religion ou la famille, le patriarcat leur emprunte des arguments qui tous convergent pour justifier la subordination des femmes, de telle sorte qu'elle apparaît comme une chose « normale », ancrée dans la nature, fondée en raison, conforme avec ce qui s'est « toujours fait ».

(Comme tout système d'échange, pour se maintenir, le patriarcat repose sur la conformité, la contrainte et la rétribution. Protection masculine contre obéissance. Le patriarcat s'acquiert par l'endoctrinement et exige une collaboration déséquilibrée entre les genres.)

(La masculinité de domination, extension pratique et idéologique du patriarcat, n'est pas une machination à l'avantage de tous les hommes, mais une machinerie qui dévore ses propres enfants. Tous les hommes ne sont pas les suppôts de la masculinité dominante, ni toutes les femmes les victimes. La violence par les hommes contre les hommes, incarnée par la guerre et les délits de toutes sortes en est bien la preuve.)

Le patriarcat accorde aux femmes une certaine liberté, une autonomie paternaliste en quelque sorte. (Pourtant,) il y a une différence entre le règne de la loi, fut-elle misogyne, et l'anarchie dominatrice criminelle, où razzias, rapt, et esclavage transforment les femmes en un troupeau humain.

(Depuis le XVIIIe siècle le système patriarcal se fissure.)

Mais la vraie égalité, pour les femmes, consiste à pouvoir sortir des secteurs de la fonction-femme -domesticité, soins, enseignement, accueil du public- et à accéder aux postes de pouvoir.

Le féminisme n'est pas une organisation, mais une nébuleuse constituée d'un grand nombre de mouvances, de pensées et de personnalités, sans qu'aucune puisse l'incarner à elle seule.

En simplifiant des pensées complexes et en évolution, on peut distinguer un *féminisme de l'égalité* (égalitarisme), qui postule l'identité fondamentale entre les femmes et les hommes au nom de leur commune humanité, et un *féminisme de différence*, qui met l'accent sur la

spécificité des femmes, du féminin et du maternel. Si ces deux féminismes s'entendent pour lutter contre les injustices et les discriminations, le premier vise à l'émancipation de toutes et tous dans la tradition des Lumières, alors que le second organise la résistance d'un groupe confronté à la domination masculine. Entente des sexes fondée sur la soif de justice, ou lutte des sexes comme réponse à l'oppression? Société d'égaux ou séparatisme de combat?

Les querelles théoriques entre les féminismes sont donc moins intéressantes que l'émancipation à laquelle ils parviennent ensemble... Le féminisme..., quête universelle, supérieure aux cultures, aux traditions, aux religions, projette le féminin vers un horizon de liberté et d'égalité.

Le féminisme ce n'est pas le discours d'une femme qui parle depuis sa tradition, mais une pensée critique, portée par une femme ou par un homme, contre un système qui aliène les femmes et le féminin.

À l'échelle des millénaires, le XXe siècle apparaît comme un siècle à part, une rupture, et son héritage a inspiré une admiration : pour la première fois sans doute depuis l'apparition d'*Homo sapiens*, les femmes ont bénéficié de droits, et la liberté sous toutes ses formes leur a été reconnue. Cette révolution, ajoutée à un certain nombre de progrès techniques -obstétrique, biberon, électroménager, pilule-, s'est traduite par l'amélioration de la vie de centaines de millions de femmes dans le monde entier... Pourtant, on sent bien qu'on est encore au milieu du chemin.

Il faut prendre au sérieux la crise du masculin (caractérisé par sa fragilité)... Le masculin porte en lui-même une inquiétude, la peur d'être indigne de son sexe. Il est donc intrinsèquement fragile, doutant de lui-même, craignant de ne pas être à la hauteur; d'où ces provocations, ces ostentations, ces sacrifices, toutes ces « belles morts » qui sont autant de surenchères.

La démonstration de force, l'agressivité, l'assignation à un rôle, l'obligation de réussite, la culture de la prouesse sont autant de pièges que la société tend aux hommes, et celui qui a la force d'y résister se voit intenter un procès en masculinité.

Humilier un petit garçon pour l'éduquer, c'est lui faire croire qu'un homme est quelqu'un qui humilie les autres... La dureté éducative et sociale que les garçons subissent se traduit en violence, violence contre eux-mêmes et violence contre les autres - mais seule cette dernière retient l'attention. (Aux États-Unis, les garçons sont diagnostiqués « hyperactifs » deux fois plus que les filles. En France comme en Suisse, le Ritalin est prescrit à plus de 3% des garçons, mais seulement à 1% des filles.)... L'éducation virile fait place au mal-être et à la rage, et la société répond par la pathologisation.

Les souffrances du masculin (basée sur l'exhibition virile, la culture de l'excès, le surinvestissement dans le travail, le refus de la plainte et du traitement) reposent sur les inégalités de genre, et c'est une ultime injustice de ne pas le reconnaître. Personne n'a envie de voir que la virilité construit autant les hommes qu'elle les détruit. La masculinité de domination paie, mais elle se paie aussi. Son coût, c'est l'insécurité de l'égo,... le rétrécissement de l'horizon social et, pour finir, la diminution de l'espérance de vie.

La masculinité de domination (patriarcale) se construit donc comme une triple violence - contre les femmes (machisme), contre les sous-hommes (homophobie) et contre les garçons (éducation virile et stéréotypée). Déséquilibrée, masochiste, torturée, manquant de confiance, elle est par nature en crise : l'homme n'est jamais assuré de son hégémonie, jamais satisfait, toujours enfermé dans une lutte contre les femmes, (ses pairs) et les hommes « inférieurs ». (À l'instar des femmes, il appert essentiel que les hommes se libèrent de servitudes et des stéréotypes liés à leur statut. La protestation revancharde n'est plus de mise.)

La criminalité (envers les femmes) montre à quel point le genre masculin est vicié de l'intérieur. Cette sauvagerie (aux E-U, une femme sur quatre subit des violences graves de la part de son conjoint) n'est pas le fait d'un individu en particulier, mais elle relève plus largement de la misogynie, une idéologie qui, postulant l'infériorité des femmes, organise leur subordination par le biais de violence, de discrimination et de stéréotypes. Ces trois formes de rabaissement correspondent à trois abus de genre : la masculinité criminelle, la masculinité de privilège et la masculinité toxique. (Pour sa part, la masculinité dite de protestation se manifeste souvent par trois rédemptions viriles : le sport, la religion et la musique, dont les déclinaisons les plus éprouvantes sont le hooliganisme, l'exclusion des femmes du pouvoir religieux et le rapt agressif et débridé.)

Une rupture de fond est apparue au cours du XXe siècle : les femmes sont entrées sur le marché du travail, principalement dans le secteur tertiaire. D'où la servitude de la « double journée » : un travail salarié à l'extérieur, un travail gratuit à la maison... Dès lors, elle (furent) doublement exploitées -par le capitalisme dehors, par le patriarcat dedans... Et les servitudes familiales sont aggravées par la discrimination au travail... (Malheureusement,) la masculinité de privilèges a encore de beaux jours devant elle... La masculinité toxique, elle, propage une image dégradante des femmes. (Parmi les figures présentes) : la ravissante idiote, la putain dévoreuse, l'intellectuelle émancipée.

L'antiféminisme n'est pas un grognement de vieux barbons , mais un paradigme de pensée qui mobilise des arguments pour refuser l'égalité.

Pour sympathique qu'elle soit, la mobilisation des hommes proféministes n'a pas eu les résultats escomptés... Il ne suffit pas de dénoncer le sexisme pour en être débarrasser. Avant d'être un état d'esprit, le patriarcat est un système de société. La bonne volonté, fût-ce au sein d'associations, n'est donc pas capable d'enrayer seule des mécanismes de domination qui sont holistiques et pluriséculaires... Le féminisme des hommes ne procède pas d'une promesse solennelle (vague et abstraite), mais d'une révolte certes, mais qui vise une nouvelle gouvernance suivi d'un engagement (dans la vie au quotidien) et des réformes de structure.

Il est nécessaire d'analyser lucidement la crise du masculin. Le malaise des hommes à plusieurs origines : l'inculpation des masculinités de domination, par nature aliénantes; le déclin des valeurs viriles, dû aux guerres et aux récessions; le succès des femmes à l'université et dans le monde du travail; l'écologisation des sociétés; la montée du féminisme. Évidemment, ce n'est pas parce que les hommes s'inquiètent pour eux que le patriarcat est voué à disparaître. Il a décliné, mais les nombreuses pathologies du masculin le font perdurer dans une sorte de fuite à l'avant, c'est pourquoi l'homme « oppresseur » coexiste aujourd'hui avec l'homme « souffrant »... (Aujourd'hui, de nombreux) hommes sont en proie au doute... Personne n'a

encore inventé la boussole féministe à usage masculin... Les failles du masculin sont élargies par la tectonique des genres qui secoue nos sociétés (dans une quête de l'égalité).

Malgré les chants du cygne (à la Trump) et les combats d'arrière-garde, on assiste (inexorablement) à la disparition d'un patriarcat « innocent », évident, assumé, sans complexe ni scrupules. L'inégalité a cessé d'être légitime... Vue collectivement, cette crise (du déclin de la virilité) n'est pas un problème, mais une chance : elle permet de refonder (faire renaître) le masculin (aussi, peut-être, de renforcer les arguments égalitaires du féminisme).

La masculinité de non-domination consiste à s'abstenir d'interférer arbitrairement avec la volonté des femmes, mais aussi à garantir les conditions sociales et politiques grâce auxquelles celles-ci peuvent effectivement jouir de leur liberté... C'est l'ensemble des actions qui favorisent l'émancipation des femmes aux dépens du système patriarcal.

Justin Trudeau au Canada est l'un des seuls hommes d'État au monde à oser assumer son féminisme... Mais, même pour Trudeau, il s'agit d'avantage de promouvoir les femme que de changer le masculin. Or le début de l'égalité passe par la fin des privilèges (du patriarcat).

La justice de genre exige non seulement qu'ils reconnaissent la légitimité des femmes, mais aussi qu'ils écoutent ce qu'elles ont à dire.

L'absence d'éducation, la mauvaise santé et la misère des femmes constituent un scandale moral, mais elles paralysent aussi toute l'évolution d'un pays : moins de capital humain, moins d'intelligence collective, moins de talents, moins de découvertes, moins d'innovation.

Dès lors qu'elles interposent des hommes entre Dieu et les fidèles, les religions ont un problème avec les femmes... Les hommes de religion ne se disent jamais ouvertement sexistes ; ils affirment agir dans le respect de la « tradition », qui destine les femmes à être des vierges, puis des mères. Le mépris des femmes se dissimule sous le discours de la « protection » que les hommes doivent à ces êtres faibles et impurs... Les lectures intégrales de la Bible et du Coran sont des catastrophes pour les droits des femmes : elles permettent de donner au patriarcat le plus immonde un vernis de respectabilité... Un homme de religion qui ne remet pas en cause les pouvoirs de son sexe est un homme injuste. Un fidèle qui tire orgueil de sa masculinité est un impie, puisque le message de Dieu prescrit au contraire l'égalité et la justice.

L'Église catholique est l'une des institutions les plus patriarcales au monde. Du prêtre au pape, sa hiérarchie est entièrement masculine. Certes, les femmes (y jouent un rôle, mais elles sont toujours exclues du sacré)... En dehors de la sphère ecclésiale, la Bible fournit des arguments à tous les réactionnaires.

Dans le monde musulman, la situation des femmes est globalement mauvaise, comme l'indique le classement de Gender Gap Report... La première cause (étant) l'alliance de la tyrannie et la religion, sous la forme de la théocratie en Iran, la dictature masculine est Arabie saoudite, de l'obscurantisme taliban en Afghanistan et au Pakistan ; et l'absence de démocratie empêche de débattre librement de la place des femmes dans la société, sans parler de la religion proprement dite.

À partir des années 1960, les féministes ont revendiqué des droits sexuels et dénoncé les violences... (Elles désiraient construire des relations égalitaires avec des personnes aimées, pas « jouir sans entraves », qui était en définitive un slogan masculin.)... En matière amoureuse, l'émancipation des femmes implique la propriété de leur corps, garantie par trois droits : le droit à l'activité sexuelle, qui inclut le plaisir ; le droit à la sécurité sexuelle, qui suppose le consentement ; le droit à l'expression sexuelle, quel que soit son choix de vie.

Tenter de séduire est un droit, mais imposer sa séduction, c'est-à-dire importuner, est un délit... Or qui complimente manifeste une autorité : l'autre est l'objet de son jugement... L'éthique du compliment-où du regard- consiste à ne pas déranger, à ne pas incommoder, à ne pas imposer une relation sexualisée ; car une interpellation grossière n'est rien d'autre qu'une violence verbale... L'égalité dans la relation de séduction implique un échange, une communauté d'intention minimale, une attention aux signaux de réceptivité et de non-réceptivité, c'est-à-dire le respect systématique du désir de l'autre. (Bien évidemment,) la rencontre amoureuse fait partie de la vie en société. (Pourtant,) il y a une différence de nature entre la drague et le harcèlement : ce qui fait passer de l'une à l'autre, c'est le fait de ne pas tenir compte du refus de l'intéressé(e)... (Même après l'affaire Weinstein, la séduction est toujours permise et de mise,) une séduction appropriée à la justice de genre qui reconnaît à la fois la liberté de l'autre de dire oui, la liberté de refuser la relation, et l'égalité des sexes, chacun pouvant exprimer son désir... Les violences masculines sont loin d'avoir disparu, mais elles sont de moins en moins tolérées par l'opinion publique nationale et internationale et de mieux en mieux réprimées par les États. De nombreuses femmes participent à ce combat, mais aussi des hommes.

Dans la mesure où le désir est d'ordre à la fois instinctif et intellectuel (chargé de culture), le sexe ne sera jamais « pur ». Il est néanmoins possible d'inventer une séduction sur laquelle ne planerait aucune violence, une mixité qui ne polluerait aucun mépris, un désir qui ne serait pas souillé par l'envie de détruire.

(Nos villes) suintent la testostérone. À Paris, la moitié des rues portent des noms d'un homme ; moins de 5 % celui d'une femme. Les avenues, les monuments et les statues rappellent l'action grandiose des hommes d'État, hommes de guerre, hommes de loi, hommes de religion, hommes de science, homme de lettres. Partout dans le monde, le modèle urbain est celui des masculinités de domination. Égalité dans la cité : non pas des déboulonnages suivis de repentance, mais effort de réflexivité, une conscience aiguë de l'asymétrie de genre. Une élévation de nouveaux modèles féminins (s'impose).

Les modèles de couple inégalitaires reposent sur le même chantage que chez les mammifères, où le mâle a tout le loisir d'abandonner la femme, sachant qu'elle s'occupera des petits dans lesquels elle a beaucoup plus investi que lui... (Pour éviter le repli des femmes dans la sphère domestique qui empêche l'éclosion de foyers égalitaires, il faut privilégier une justice de genre qui repose sur le partage, la planification et l'anticipation.)... Une société pourrait se fixer comme objectif d'équilibrer la répartition des tâches, mais aussi leur valeur symbolique, de telle sorte qu'un homme puisse sans honte réclamer le « pouvoir à la maison », tandis qu'une femme obtiendrait sans difficulté le « pouvoir au-dehors ». Tous les rôles sont dignes de respect, en particulier le soin aux enfants et aux parents âgés ; c'est l'enfermement d'un genre dans une fonction qui abaisse l'un et l'autre.

On ne peut parvenir à l'égalité sans combattre la culture patriarcale, c'est-à-dire sans remettre en cause le masculin comme critère supérieur et mètre étalon de l'universel. La masculinité de domination s'enracine en partie dans des phénomènes biologiques-le « singe en nous » comme dit Frans de Waal-, en partie dans des institutions millénaires. Pour cette raison, le patriarcat ne peut être aboli par un décret de la volonté, ni par une grande manifestation; il peut seulement être contenu, délégitimisé, perturbé, comme un train que l'on fait dérailler.

De même que l'antisémitisme n'est pas que problèmes des Juifs, de même le féminisme a besoin du renfort des hommes.

(Il faut éviter de marginaliser les hommes ; plutôt il est préférable d'enrichir la définition de la masculinité, de la complexifier.) Parce que, (en définitive), le féminisme a besoin des hommes, ces derniers ne doivent pas être érigés ni en repoussoirs, ni en ennemis, ni en modèles. Il faut échapper à trois impasses : le romantisme pro-femmes, la croyance dans un complot masculin et le finalisme paritaire.

À éviter le romantisme pro-femmes :

L'être humain n'est l'otage ni de sa biologie ni de son genre. (Tristement,) les femmes d'État savent faire la guerre; les femmes d'affaires ne sont pas (toutes) spécialement altruiste; il y a des femmes qui excisent et prostituent d'autres femmes; certaines sont égoïstes, violentes, intolérantes, racistes. Mais là n'est pas l'essentiel... Aujourd'hui, les femmes ont plutôt besoin de s'éloigner du relationnel familial, et les hommes de l'assumer davantage.

3 maximes pour une justice de la réciprocité :

Agis avec une femme comme tu voudrais qu'on agisse avec ta propre fille (enfant);

Agis avec une femme comme tu agirais si tu ignorais son sexe;

Agis avec une femme de telle sorte que son genre et le tien puisse être intervertis.

(Il nous faut appliquer les trois règles. Si la première force au respect des femmes, elle n'empêche pas nécessairement les dérives patriarcales des pères embourbés dans la solidarité des mâles. La deuxième entretient certes la promotion des droits égaux et permet, par exemple de régler les dilemmes de la galanterie inviterais-je systématiquement un homme au restaurant;/ par contre, elle ne convient pas à tous les rapports de genre , notamment la séduction hétérosexuelle qui implique justement l'attrait érotique de la différence. Quant à la troisième, liées aux deux autres maximes, elle empêche les manifestations d'autorité du masculin et encourage les échanges et les hybridations pour enrichir la définition des genres.)

À éviter la croyance dans un complot masculin :

(Selon l'auteur, il faut éviter l'impasse de) présenter les femmes comme de petites choses vulnérables, cernées par des rapaces intellectuels ou des prédateurs sexuels. Des victimes promises à une vie de danger... Certains courants féministes sont hantés par de vieux spectres : la lutte des classes et la théorie du complot. Réflexes d'extrême gauche et fantasmes d'extrême droite se conjuguent pour échafauder une vision manichéenne du monde : le bien et le mal, les victimes et les coupables, des femmes opprimées par des hommes oppresseurs, des résistantes en lutte contre un machisme universel propagé par les dirigeants, capitalistes, médecins, juges et policiers. À la place des ennemis de classe, il y a désormais des ennemis de

genre... Ainsi, les hommes sont l'Adversaire. (Cette logique conduit à un féminisme de séparation.) (Pourtant), la question n'est pas de savoir si le féminisme séparatiste est légitime, mais s'il est viable. La réponse est non. Des millions de femmes ont envie de vivre avec des hommes, de travailler ou de s'amuser en leur compagnie, de faire des enfants avec eux, et elles n'en sont pas pour autant des suppôts du patriarcat... Le défi est de vivre ensemble dans une société juste, et non isolés dans des oasis de pseudo-pureté... Il faut pratiquer la désobéissance du genre, (rire des excès caricaturales de la masculinité pathologique de domination et créer des êtres humains capable de réinventer des modèles de genre, à défaut, pour le moment, de refaire les sexes.)

Les identités (sexuelles) nouvelles (transgenres et autres) vont au-delà de la politique et de la mode. Elles expriment une défiance vis-à-vis du patriarcat, (elles redessinent la frontière entre les genres et ainsi participent à la restructuration des rapports de diversité entre les femmes et les hommes).

À éviter le finalisme paritaire :

(Toutefois,) tout le monde n'a pas envie de lutter contre le patriarcat en devenant un transfuge de genre. Il est donc nécessaire (pas nécessairement suffisant) de miser d'abord sur le féminisme d'État, qui se traduit par des lois et des politiques publiques. (Toutefois, égalité ne signifie pas parité absolue. Par exemple, puisque ce sont les femmes qui portent les enfants et les allaitent, il est souhaitable qu'elles bénéficient d'un congé de maternité plus long que celui des hommes)... Le féminisme égalitaire ne réclame pas spécialement de partager les corvées qui incombent aux hommes dans les armées, sur les plate-formes pétrolières ou sur les chantiers de construction (il serait tout aussi ridicule de demander aux hommes d'allaiter par souci paritaire). Mais cela montre l'absurdité du raisonnement : la justice de genre consiste à faire baisser la mortalité des hommes sur les chantiers et les théâtres d'opérations militaires, pas à augmenter celle des femmes. En fait, le féminisme ne réclame pas l'égalité absolue entre les sexes, mais le progrès de la condition féminine (pour que le monde entier bénéficie de meilleures conditions de vies)...

(L'égalité, certes; la parité, attention!) Le syndrome de l'amazone (qui surgit périodiquement dans l'imaginaire) consiste à être non pas comme les hommes », mais comme les plus pures d'entre eux, durs, agressifs, vaniteux, exploiters. (Avec cette image,) il s'agit moins d'ébranler le système patriarcal que de s'y faire une place. Mais est-ce un objectif que de devenir aussi bête que les hommes? Est-ce un progrès que d'adopter l'universalisme masculin, la compétition masculine? Est-il préférable de créer des femelles alpha compatibles avec les mâles alpha, ou de lutter contre le soi-disant modèle qu'offrent ces derniers? On a besoin des hommes, pas de leur autorité.

Le finalisme paritaire -50 % d'hommes et 50 % de femmes- n'est pas la panacée : il laisse béants des problèmes comme l'injustice sociale en bas, la concentration des pouvoirs et des richesses en haut, la prépondérance de la masculinité de domination. En outre, il renforce l'idée que l'inégalité hommes-femmes est un problème de sexe, alors que c'est un problème de genre... Il est légitime de réclamer la parité (de genre), (mais il reste aussi à déconstruire le masculin de genre, voire le patriarcat).

Les femmes n'ont pas à se sentir diminuées parce qu'elles mettent au monde les enfants, les nourrissent, les habillent, entourent leurs proches de soins et de tendresse ; car c'est tout simplement une forme d'amour. Le cercle patriarcal n'est pas mauvais en soi, du moment qu'on a la possibilité d'en sortir la tête haute... Toute mère au foyer doit pouvoir revenir sur son choix à tout moment - pour travailler, faire carrière, voyager, commencer une autre vie. Cela suppose, au minimum, d'avoir fait des études, passé le permis de conduire et cotisé pour sa retraite, sans quoi l'investissement domestique n'aura offert que le confort de la servitude. À cette condition sine qua non, on peut accepter les configurations où, pour une période donnée, en fonction des exigences de carrière, l'un des conjoints s'investit moins que l'autre dans la famille. Cet arrangement ne doit pas profiter qu'aux hommes... Le féminisme doit respecter les compromis de couple, mais les compromis de couples doivent aussi respecter le féminisme.

L'égalité des sexes est comprise (dans le respect mutuel et) dans la liberté femmes-hommes, définie comme la totale liberté que confèrent les droits... L'émancipation des femmes annonce l'émancipation de tous.

Être féministe, c'est bien ; combattre le patriarcat, c'est mieux.

Par là, on s'interdit de dominer les sexes et les genres, notamment les femmes dont la féminité est jugée conforme et les hommes dont la masculinité est jugée non conforme